

NOUVELLE ÉDITION

H. David Bebbey

- 2
256

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA COMIQUE

PAILLASSE

DRAME EN DEUX ACTES

POÈME ET MUSIQUE

DE

R. LÉONCAVALLO

PAROLES FRANÇAISES

DE

EUGÈNE CROSTI

PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE DE PARIS

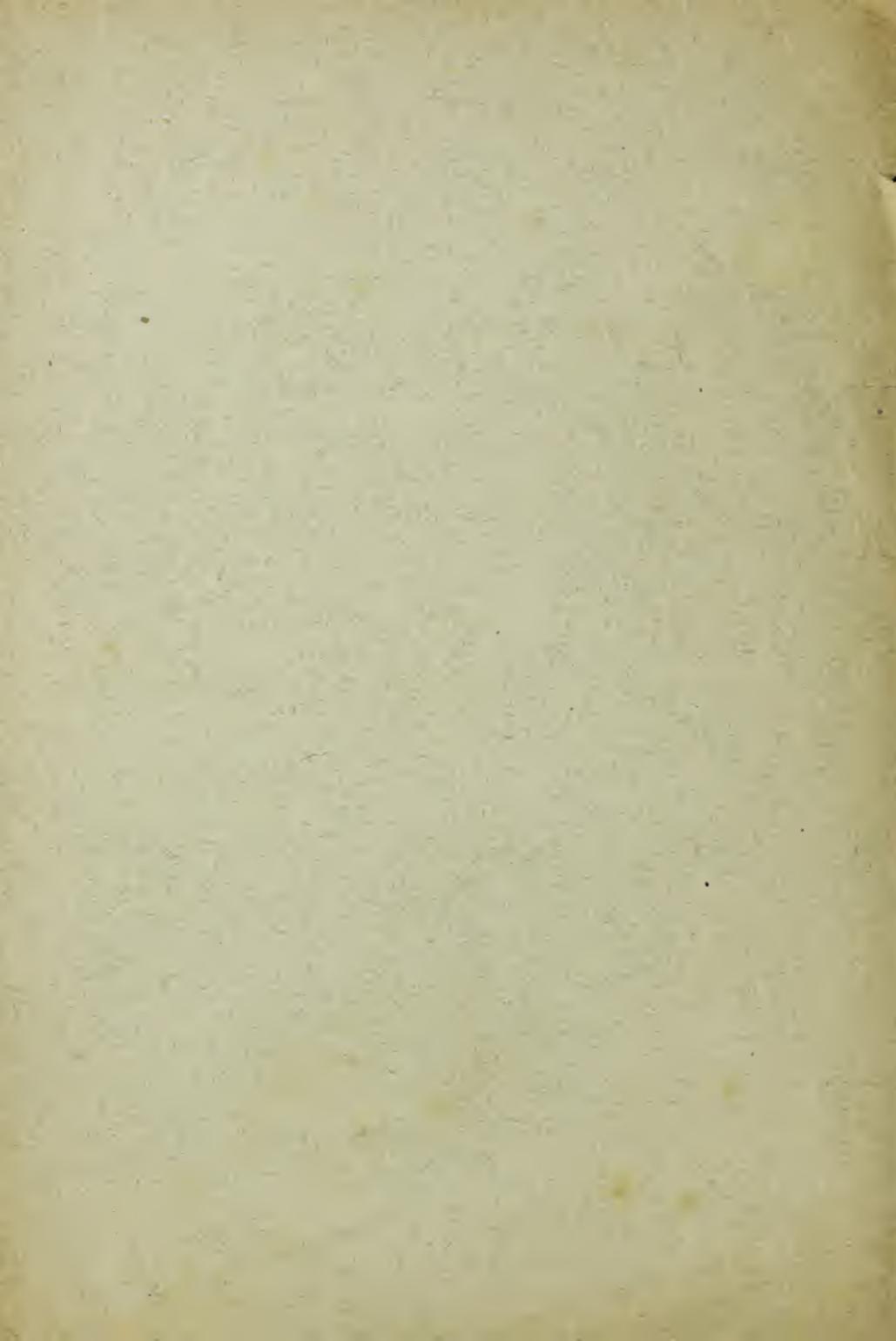
Prix : Un franc.

PARIS

CHODENS, ÉDITEUR

30, BOULEVARD DES CAPUCINES, 30

—
1902



THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA COMIQUE

PAILLASSE

DRAME EN DEUX ACTES

POÈME ET MUSIQUE

DE

R. LEONGAVALLO

PAROLES FRANÇAISES

DE

EUGÈNE CROSTI

PROFESSEUR AU CONSERVATOIRE DE PARIS

Prix : Un franc.

PARIS

CHOUDENS, ÉDITEUR

30, BOULEVARD DES CAPUCINES, 30

1902

PERSONNAGES



NEDDA (dans la comédie Colombine), actrice foraine, <i>Soprano</i>	BERTHE LAMARE.
CANIO (dans la comédie Paillasse), direc- teur du théâtre, <i>Ténor</i>	SALIGNAC.
TONIO (dans la comédie Taddeo), le jocrisse, comédien, bossu, <i>Baryton</i>	ALBERS.
PEPPE (dans la comédie Arlequin) co- médien, <i>Ténor</i>	CAZENEUVE.
SILVIO, paysan, <i>Baryton</i>	VIGNEAU.

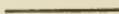
PAYSANS ET PAYSANNES

La scène se passe en Calabre, près de Montalto, le jour de
l'Assomption. — Époque moderne, entre 1865 et 1870.



Représenté pour la première fois à Paris,
en Décembre 1909.

Direction de M. A. CARRÉ.



Régisseur général M. CARBONNE.

Chef d'orchestre,
M. HASSELMANS.

Chef de chant,
M. VISEUR.

Chef des chœurs,
M. GEORIS.

PAILLASSE

PROLOGUE

TONIO, *en costume de Taddeo comme dans la comédie, et passant sa tête par le manteau d'Arlequin,*
— *On entend frapper.*

TONIO

Pardon ! Puis-je entrer ?

(s'avançant devant la rampe)

Mesdames, et vous, Messieurs, excusez-moi

Si seul je me présente :

Je suis le prologue !

Ce soir l'auteur ici

Veut adopter les vieux personnages,

Et voulant adopter aussi

Les vieux usages,

Il m'envoie encor vers vous,

Non pour vous dire, comme jadis :

« Nos larmes, nos plaintes,

Messieurs, sont feintes

De notre douleur et de tous nos sanglots,
 Ne vous alarmez pas !
 Non, l'auteur a voulu surtout vous offrir
 Un tableau réel de la vie ;
 Il a pour seule loi que l'artiste est un homme,
 Et que pour les hommes il doit écrire
 En s'inspirant à la source du vrai
 Un jour, comme un murmure,
 Dans son cœur chantaient les souvenirs :
 Avec de vraies larmes il écrivit,
 Les sanglots rythmaient son poème !
 Ainsi, vous verrez s'aimer
 Comme s'aiment les êtres humains ;
 Vous verrez de la haine surgir les maux,
 Les angoisses de la douleur,
 Les hurlements de rage, les rires cyniques ;
 Et vous, plutôt que de regarder
 Nos vieilles loques d'histrions,
 Regardez au fond de nos âmes
 Car nous sommes des êtres
 Semblables à vous-mêmes,
 Et de ce monde désert
 Nous suivons les lois impitoyables.

.
 Vous verrez quel parti
 Tira l'auteur d'un sujet peu folâtre,
 Allons, place au théâtre !

(Il rentre et le rideau se lève.)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un carrefour, à l'entrée d'un village. A gauche une route qui se perd dans la coulisse fait un coude au centre de la scène et continué en se changeant en une allée plantée d'arbres qui va vers la droite en perspective. Au fond de l'allée on apercevra, parmi les arbres, deux ou trois petites maisonnettes. — A l'endroit où la route fait un coude, sur le terrain escarpé, un gros arbre, derrière lequel un chemin de traverse, sentier praticable qui part de l'allée et va vers les arbres de la coulisse à gauche. — Presque devant le gros arbre, sur la route, on a planté une perche grossière, à la cime de laquelle flotte un drapeau comme on en emploie pour les fêtes populaires ; et plus bas, au fond de l'allée, on verra deux ou trois rangées de lanternes de papier de couleur suspendues en travers de la route d'un arbre à l'autre. La droite du théâtre est presque entièrement occupée en oblique par un théâtre forain. Le rideau est baissé. — Sur un des côtés de la perspective est collée une grande affiche sur laquelle est grossièrement écrit en caractères d'imprimerie : *Aujourd'hui grande représentation*. Puis en grosses lettres : *Paillasse* ; au-dessous, des lettres illisibles. Le rideau est grossièrement attaché à deux arbres, qui se trouvent placés obliquement sur le devant. L'entrée de la scène est, du côté droit en face du spectateur, cachée par une toile grossière. Puis un petit mur qui, partant derrière

le théâtre, se perd derrière la première coulisse à droite. Derrière ce mur, un sentier qui descend, puisque l'on aperçoit par-dessus le mur la cime des arbres d'un fourré en contre-bas.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau on entend des sons de trompette fausse et discordante, alternant avec des coups de tambour, le tout accompagné de rires, de cris joyeux, de sifflets et de hurlements qui vont se rapprochant de plus en plus. — Attirés par le bruit et le vacarme, les paysans des deux sexes, en habits de fête, accourent en foule par l'allée, tandis que Tonio, le jocrisse, va regarder vers la route à gauche. Ennuyé par la foule qui arrive, il s'allonge devant le théâtre. Il est environ dix heures du matin, le soleil d'août resplendit déjà brûlant.

CHŒUR DE PAYSANS, NEDDA, CANIO, TONIO PEPPE

CHŒUR D'HOMMES ET DE FEMMES (arrivant peu à peu).

Hep ! Holdé !

Les voilà tous.., Paillasse est là !

Quelle cohue !

Chacun se rue

Pour profiter

De sa gaité.

Et lui, superbe, nous salue et passe...

Et près de son tambour il prend sa place.

ACTE PREMIER

9

LES ENFANTS (en dehors, à Peppe)

De ton âne, Arlequin, bats la peau.

LE CHŒUR

Et chaque enfant du village
En l'air, agite son chapeau !

CANIO (dans la coulisse).

Ah ! quel tapage !

PEPPE (dans la coulisse).

Hu, hu !... du courage !

TOUS

Paillasse est là,
Voilà Paillasse, le voilà !
C'est la charrette ; allons, que l'on se gare !
Dieu, quel fracas ! quel tintamarre !
Quel effroyable bruit, quel train !
Chacun rit des mots de Paillasse
Et lui salue et passe.

(Arrive une pittoresque charrette peinte de diverses couleurs et tirée par un âne que Peppe, en habit d'Arlequin, conduit à la main, tandis qu'il éloigne les enfants à coups de houssine. Sur le devant de la charrette, Nedda est allongée, dans un costume moitié d'acrobate et moitié de bohémienne. Derrière elle se trouve placée la grosse caisse. Sur le derrière de la charrette on aperçoit Canio debout, en costume de paillasse, tenant dans la main droite une trompette, et dans l'autre la mailloche de la grosse caisse. — Les paysans et les paysannes entourent joyeusement la charrette.)

PAILLASSE

TOUS.

Vive Paillasse !
 Vive le roi de la grimace !
 Les peines, les soucis, il les efface ?
 A ses bons mots l'on applaudit
 Chacun applaudit à son esprit !

CANIO.

Merci... je veux...

LE CHŒUR.

Le spectacle, morbleu !

CANIO.

Messieurs ! Mesdames !

(Il frappe avec furie sur la caisse.)

LE CHŒUR.

Oh ! de grâce, tu nous rends sourds... Allons, finis !

CANIO.

Parler m'est-il permis ?

LE CHŒUR.

Il faut toujours lui céder,
 Se taire et l'écouter

(On rit.)

CANIO.

Ce soir, un spectacle fameux qu'on acclame,
Paillasse annonce ici, Messieurs et Mesdames !

On vous montrera
Les malheurs de Paillasse,
Ensuite viendra
Sa vengeance efficace ;
Vous verrez comment
Tonio, cet être infâme,
Ourdit lâchement
Des intrigues, la trame.
Venez, accourez chez moi,
Messieurs et Mesdames,
Ce soir à sept heures
Sans plus de réclames !

Tonio s'avance pour aider Nedda à descendre de la charrette, mais Canio qui a déjà sauté en bas, lui donne une poussée en disant :

CANIO.

Va-t'-en donc !

(Il prend Nedda dans ses bras et la dépose à terre).

LES FEMMES (riant, à Tonio).

Beau galant,
Voilà pour ta peine !

LES ENFANTS (sifflant).

Bien, vraiment !

(Tonio montre le poing aux gamins qui s'échappent, puis il s'éloigne en maugréant, et disparaît derrière la toile à droite du théâtre).

PAILLASSE

TONIO (à part)

Tu me le paieras,
Brigand !

(Pendant ce temps, Peppe conduit l'âne et la charrette derrière le théâtre)

UN PAYSAN (à Canio).

Dis, veux-tu venir, ami,
Au cabaret vider un verre de Bari ?

CANIO

Volontiers.

PEPPE (revenant du fond).

Attendez un peu, j'ai soif aussi.

(Il jette le fouet qu'il tenait encore à la main, sur le devant de la scène, et disparaît dans le théâtre pour changer de costume).

CANIO (criant vers le théâtre).

Eh ! Tonio, tiens-nous tête !

TONIO (en dehors).

J'étrille notre bête,
Et vous joins bientôt.

UN AUTRE PAYSAN (en riant).

Seul il s'attarde,
Paillasse, prends bien garde,
Il fait la cour à Nedda.

CANIO (moitié sérieux, moitié ironique).

Eh ! eh ! vraiment !...

Avec moi, vrai, tenter ce jeu
Serait une imprudence, une folie !...

Pour Tonio, un peu pour tous, je parle...

Le théâtre et la vie,

Ne sont pas même chose !

Et que là-haut Paillasse, surprenne sur l'estrade,
Sa femme aux bras d'un autre en tendre roucoulade,

Il sermonne, proteste,

Reçoit la bastonnade;

Le public en délire applaudit, se tord de rire !

Mais que Nedda, la coupable, je surprenne ! Infamie !

Ce serait la mort pour elle,

Je le jure sur ma vie !

Avec moi, tenter ce jeu

Serait une folie !...

NEDDA (à part).

Quelle menace !

PLUSIEURS PAYSANS.

Pauvre homme, nous avons voulu rire.

CANIO.

Vrai ? Bien vrai ?... Excusez-moi !

J'adore mon épouse !...

(Canio va embrasser Nedda sur le front. — Un son de cornemuse se fait entendre dans la coulisse, tous se précipitent vers la gauche, regardant au dehors.)

LES ENFANTS (criant).

Les pifferari ! les pifferari !

LES HOMMES.

Entendez-vous leur air favori ?

(Les cloches sonnent dans le lointain.)

LES VIEILLARDS.

Ils font cortège à la troupe fidèle
Qui lentement se rend à la chapelle.

LES FEMMES.

La cloche t'appelle,
Chrétien, cœur fidèle !

CANIO.

Chez nous, à sept heures, je vous le rappelle.

(Les pifferari arrivent par la gauche en habits de fête, avec des rubans de couleurs vives et des fleurs à leurs chapeaux pointus. — Une foule de paysans et de paysannes, également en habits de fête, les suit. Le chœur qui est sur la scène échange avec eux des saluts et des sourires, puis tous s'arrangent par couples et par groupes, s'unissent au cortège, et s'éloignent en chantant par l'allée du fond, derrière le théâtre.)

CHŒUR GÉNÉRAL

Ding, don ! dépêchons, garçons et fillettes !
Ding, don ! Allons ! aux vêpres, c'est la fête !
Le soleil, des monts inonde la crête !
La foule s'apprête

Et chante à tue-tête !
 On voit resplendir
 L'amour, la lumière,
 On sent tressaillir
 Les cieux et la terre !
 Voyez, tout semble reverdir,
 Renaître, et d'amour frémir !

(Pendant le chœur, Canio est entré dans le théâtre pour quitter son habit de paillasse ; quand il revient il fait en riant un signe d'adieu à Nedda, puis il part par la gauche avec cinq ou six paysans et Peppe. — Nedda reste seule.)

SCÈNE II.

NEDDA seule, puis TONIO.

NEDDA (pensive).

Ses yeux lançaient la flamme !...
 J'ai dû baisser les miens
 Pour ne pas laisser voir
 Mon ardeur secrète.
 Il serait implacable
 S'il nous surprenait !
 Peureuse ! Allons, chassons ma crainte folle et vaine !
 Ah ! de soleil la nature est pleine !
 Quelle flamme m'embrase,
 Je suis tout alanguie !
 Quel désir inconnu
 Me pénètre.

.....
 (Regardant le ciel)

Ah ! quel essaim d'oiseaux
 Et que de cris joyeux !
 Où vont-ils?... que veulent-ils?... qui sait !...
 Ma pauvre mère, hélas ! par son art merveilleux,
 Comprenait leur langage,
 Et me chantait dans mon jeune âge :
 Hui ! ils s'en vont joyeux,
 Libres, heureux,
 Et, dans leur vol, plus prompts que le regard des yeux,
 Bravant les noirs autans, et du soleil les feux
 Ils montent au plus haut des cieux !
 Laissez voler rapides
 Vers les airs limpides
 Les oiseaux avides
 D'azur et de splendeur !...
 Qui sait ? Ils poursuivent dans l'atmosphère
 Quelque chimère
 Au reflet trompeur !...
 Narguant les vents, riant de la tempête,
 Ils franchissent les monts et les mers !
 L'éclair, la foudre ! Nul pouvoir n'arrête
 Le vol rapide de ces rois des airs !
 Ils semblent fuir vers un pays étrange
 Et que peut-être jamais ne verront !
 Mais sans cesse poussés par le destin profond,
 Que rien ne change,
 Ils vont ! ils vont ! ils vont !...

(Tonio, pendant la chanson sera sorti de derrière le théâtre, et sera allé s'appuyer contre un arbre, écoutant, heureux. — Une fois le chant fini, Nedda va pour rentrer, elle l'aperçoit.)

NEDDA (brusquement et contrariée)

C'est toi !... Je te croyais bien loin d'ici !

TONIO (avec douceur).

Ta voix s'est fait entendre,
Vers moi le ciel a paru descendre !...

NEDDA (riant avec mépris).

Ah ! ah ! de la poésie !...

TONIO.

Ne raille pas...

NEDDA.

Va, l'on doit t'attendre.

TONIO.

Je suis, je le sais, un être difforme !
Objet de dégoût.
De mépris et d'horreur !
Pourtant dans mon âme s'éveille
Un doux rêve qui trouble mon cœur !...
Et lorsqu'inhumaine,
Tu passes hautaine,
Riant de ma peine,
Sais-tu ma douleur ?...
Ah ! malgré moi-même,
Dans la lutte extrême
L'amour est vainqueur !
Laisse-moi, laisse-moi
Te dire...

NEDDA (l'interrompant et se moquant de lui).

Je t'aime !
Ce soir tu pourras à loisir,
Là-haut sur la scène !...

TONIO.

Nedda !

NEDDA.

Oui, ce soir, me peindre ta flamme.

TONIO.

Ah ! ne raille donc pas !

NEDDA.

A ce soir.

TONIO.

Vois-tu mes angoisses
Et vois-tu mes larmes,
Ne ris donc pas !... Prends garde !

NEDDA.

Là-haut sur la scène...

TONIO.

Tu railles encore ! Ah ! c'est trop souffrir,
Nedda !

NEDDA.

Tu pourras m'aimer à loisir.

TONIO.

Non, c'est ici qu'il faut m'entendre !
Ici tu m'entendras, je le veux,
Je ne t'implore plus ! Je t'aime !
Je veux te prendre et tu seras à moi !

NEDDA (sérieuse et insolente).

Eh ! ça, maître bouffon,
La bosse vous démange !
Faudra-t-il donc vous tirer les oreilles
Pour calmer votre ardeur !..

TONIO

Tu railles... malheureuse !... par le sang du Seigneur
Prends garde, ça peut te coûter cher !

NEDDA

Des menaces ! Bien, je vais chercher ton maître.

(Elle veut aller vers le fond, Tonio l'arrête.)

TONIO

Pas avant d'être à moi !

NEDDA (reculant vers le théâtre).

Prends garde !

TONIO

En vain tu te défends !

(Il s'élançe pour la saisir.)

NEDDA (apercevant la cravache sur les marches du théâtre, elle s'en empare et en frappe Tonio au visage).

Misérable !

TONIO (il pousse un cri et recule).

Par la Madone qui m'entend !
Nedda, je te le jure,
Tu me le paieras !..

(Il sort par la gauche en menaçant.)

NEDDA (immobile, en le regardant partir).

Menace,
Va ! Tu l'as ôté ton masque,
Maître Tonio ; ton âme
Est pareille à ton corps : difforme ! abjecte !

SCÈNE III

SILVIO, NEDDA, puis TONIO.

SILVIO (laissant voir la moitié du corps, s'accrochant au petit mur,
appelle à voix basse).

Nedda !

NEDDA (courant précipitamment vers lui).

Silvio!... à cette heure ! Imprudent !

SILVIO (sautant gaiement à bas du mur, et venant vers elle).

Ah ! bah ! sois calme, car je ne risque rien,
J'ai vu Canio avec ses camarades,
En train de boire à l'auberge,
Et, prudent, par le bois que je connais bien,
Je suis venu...

NEDDA

Encore un peu, et tu tombais sur Tonio !

SILVIO (riant).

Ah ! le bossu !

NEDDA

Est très redoutable...
Il m'aime, il l'a dit à l'instant,
Et se ruant

Presque sur moi, comme une bête,
Il a voulu me posséder !

SILVIO

Enfer !

NEDDA

Mais ma cravache,
Du chien immonde
Calma la fureur !

SILVIO (s'approchant amoureuxment et avec tristesse de Nedda.)

Et dans ces transes
Tu veux vivre toujours ? Nedda !
De toi dépend mon sort.
Nedda, pourquoi partir ?
Ce soir avant la nuit, la fête va finir.
Nedda ! et si tu pars ce soir,
Si tu me laisses,
Que deviendrai-je, hélas !
C'en est fait de ma vie !

NEDDA (émue).

Silvio !

SILVIO

Nedda ! Nedda ! réponds !
Si jamais ton époux ne fut aimé de toi ;
S'il est vrai que ton cœur abhorre
Ta vie errante et ton triste métier ;

Si tu m'aimes enfin autant que je t'adore,
Ma Nedda, cette nuit, avec moi tu fviras.

NEDDA

Pourquoi rêver et tenter ainsi ma pauvre âme ?
Silvio, prends pitié de mon cœur éperdu ;
Ah, vois mon trouble, hélas ! Je me confie à toi,
N'abuse pas d'un cœur qu'un fol amour enflamme !
Tais-toi ! ne parle plus !
Pitié de moi !

Pourtant, qui sait ? Si je partais !... partir tous deux !...
Non, hélas ! le destin m'arrache de tes bras,
Mais dans mon cœur meurtri, je garde ta tendresse !
Et ton doux souvenir calmera ma détresse !

SILVIO

Nedda, ne pars pas !

NEDDA

Pourquoi rêver et tenter ainsi ma pauvre âme !

SILVIO

Reste, chère âme !

NEDDA

Silvio, prends pitié de mon cœur éperdu !

SILVIO

Que vais-je devenir quand tu seras partie ?

NEDDA

Ah ! vois mon trouble, hélas ! A toi je me confie !
N'abuse pas d'un cœur qu'un fol amour enflamme.

SILVIO

Nedda ! Nedda, fuyons !

NEDDA

Ne parle plus, tais-toi.

SILVIO

Suis moi !

NEDDA

Pitié de moi !

SILVIO

Non, tu ne m'aimes pas !

TONIO (paraissant au fond)

Ah ! je tiens la coquine !

(Il s'enfuit par le sentier en menaçant ,

NEDDA

Je t'aime, Silvio....

SILVIO

Et tu pars, tu me quittes !

(Nedda pleure à chaudes larmes ; Silvio s'approche d'elle, lui parlant presque à l'oreille.)

SILVIO (avec amour et cherchant à l'ensorceler).

Pourquoi tes yeux, dis, là, dans mon âme
Ont-il versé leurs flots amoureux ?
Pourquoi ta lèvre aux baisers de flamme
M'a-t-elle ouvert tant de fois les cieux ?...
Si tu devais, toi que j'implore,
Briser mon cœur, hélas, en ce jour !...
Mais moi, je t'aime sans retour,
Et suis avide encore
De ton amour !

NEDDA (vaincue et folle d'amour).

Ah ! cher amant, ta voix adorée
De mille feux enivrants
A rempli mes sens !
Je veux, dans tes bras, séduite, enivrée,
O riant avenir,
Vivre heureuse et mourir !
A toi sur terre,
Celle qui t'est chère,
Heureuse et fière
Se livre tout entière !

A DEUX

Viens, oublions
 Et dédaignons,
 La terre et ses douleurs, le ciel même !
 Je veux mourir sous tes baisers !... Je t'aime !

SILVIO

Ce soir ?

NEDDA

Oui !

A DEUX

Viens ! Encore un baiser... je t'aime !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, CANIO et TONIO, puis PEPPE

(Tandis que Silvio et Nedda se dirigent en causant vers le petit mur, Canio et Tonio arrivent furtivement par le chemin de traverse.)

TONIO (maîtrisant Canio.)

Pour les surprendre, avance prudemment...

(Canio s'avance avec précaution, toujours retenu par Tonio, mais sans pouvoir voir de l'endroit où il se trouve, Silvio qui escalade le petit mur.)

SYLVIO

(Il a déjà la moitié du corps de l'autre côté, mais il se tient encore au mur.)

Ce soir, chère âme, à minuit sonnant,
Je serai là, le cœur impatient !

(Il disparaît et Canio se rapproche de l'angle du théâtre.)

NEDDA (à Silvio déjà disparu).

A ce soir... pour toujours je suis à toi !

CANIO (qui du point où il se trouve entend ces mots, pousse un cri.)

Ah !

NEDDA (se tourne épouvantée et crie du côté du mur).

Sauve-toi!...

(D'un bond Canio arrive près du mur ; Nedda veut l'empêcher de passer, mais, après une courte lutte, il la pousse de côté, il escalade le mur et disparaît. Tonio reste à gauche et regarde. Nedda, comme pétrifiée près du mur, essaie d'entendre le bruit de la rixe, murmurant) :

Seigneur, protégez-le !

CANIO (au dehors).

Traître !... Tu te caches

TONIO (cyniquement).

(Il rit) Ah ! ah !

NEDDA (se tournant vers lui).

Bravo, cher Tonio !

TONIO

On fait ce qu'on peut !

NEDDA

C'est ce que j'allais dire.

TONIO (l'interrompant).

Je ferai beaucoup mieux, je l'espère.

NEDDA

Misérable bandit !...

TONIO

Ah ! tu me combles ! c'est trop d'honneur !

CANIO

Il rentre en scène en escaladant de nouveau le mur, pâle et défait, et essuyant le front avec son mouchoir.

(Avec une rage concentrée.)

Je n'ai pu le rejoindre, rien, parbleu,
Il connaît tous les sentiers, qu'importe !
Tu me diras le nom de ce lâche !

NEDDA (se retournant anxieuse).

Qui ?

CANIO (furieux)

Toi, femme parjure !
Si déjà cette lame

N'a plongé dans ton sein
C'est qu'avant de la ternir
De ton sang méprisé,
Femme sans honte!...
Je veux connaître
Quel est cet homme !
Parle !

NEDDA

Trève à l'insulte,
Ma bouche est muette

CANIO (avec rage).

Son nom, sur l'heure... entends-tu, malheureuse ?

NEDDA

Non ! non ! je ne dirai rien, par la Madone !

CANIO (s'élançant, le poignard levé).

(Peppe sera rentré sur les derniers mots de Nedda, il court vers Canio et lui arrache des mains le poignard qu'il jette au loin.)

PEPPE

Holà ! mon maître ! calmez-vous de grâce !
Déjà l'on sort des vêpres
Et l'on vient ici pour voir le spectacle.
Voyons, calmez-vous, rentrons.

CANIO (se débattant).

Non, laisse-moi (à Nedda) Son nom ?

PEPPE (à Tonio)

Tonio, aide-moi donc !

(A Canio).

Du calme, la foule arrive !

Vous vous expliquerez... (à Nedda) Voyons, je vous en prie.
Allez vous habiller.

(Il la pousse sur le théâtre.)

Sans doute, il est violent, mais bon.

CANIO (se prenant la tête entre les mains — presque parlé).

Quelle honte ! ô mon Dieu !

(Peppe pousse Nedda sous la toile du théâtre et disparaît avec elle.)

TONIO (à demi-voix et tirant Canio à l'avant-scène).

Calmez-vous donc, mon maître ;

Feindre vaut mieux, ma foi !

Le beau galant viendra... fiez-vous en à moi !...

Je la surveille !... Allons, venez en scène !

Qui sait ?... le beau galant viendra nous voir jouer !

Il peut se trahir !...

Patron, il faut bien feindre pour réussir !

(Peppe sort de derrière la toile.)

PEPPE (à Canio).

Allez vous grimer, il est grand temps mon maître !

(A Tonio).

Et toi, bats la caisse Tonio.

(Ils sortent tous et ils disparaissent derrière le théâtre.)

CANIO

Me grimer ! quand mon cœur saigne !
 Quand les sanglots m'étouffent !
 Quand je suis fou !
 Et pourtant, il le faut !
 Bah ! (avec colère) suis-je donc un homme ?...

(Éclat de rire douloureux.)

Je suis Paillasse !

(Il se prend avec désespoir la tête dans les mains.)

Reprends ton masque blêmi de farine,
 La foule paie... et rire veut de toi ;
 Si Arlequin t'enlève Colombine,
 Ris donc, Paillasse ! Chacun t'applaudira
 Change en grimace
 Ton supplice et ta peine
 Qu'un mot cocasse
 Déguise ta douleur !

.

Ris donc, Paillasse,
 De tes cris, de tes larmes,
 Ris des sanglots qui te déchirent le cœur :

(Il monte lentement vers le petit théâtre en pleurant, mais arrivé au rideau qui cache l'intérieur de la scène, il le repousse violemment comme s'il ne voulait pas entrer, puis, dans un nouvel accès de pleurs, il se reprend la tête dans les mains en se cachant le visage ; il refait trois ou quatre pas vers le rideau, duquel il s'était éloigné, et sur les accords il entre avec rage, et disparaît.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

Même décor qu'à l'acte premier.

PREMIÈRE SCÈNE

(Tonio apparaît de l'autre côté du théâtre avec la grosse caisse et va se placer à l'angle gauche de l'avant-scène. Pendant ce temps le monde arrive de tous les côtés pour le spectacle et Peppe vient placer des bancs pour les femmes.)

FEMMES, HOMMES, TONIO, NEDDA, SILVIO,
PEPPE, CANIO et le CHŒUR.

FEMMES (arrivant).

Vite, dépêchons-nous d'entrer d'avance,
Car le spectacle bientôt commence.

Entrons, il est temps,
Tant pis pour les absents

TONIO (battant la caisse)

Entrez vite, on commence.
Qu'on se dépêche, holà !

FEMMES et TÉNORS.

Nous frémissons déjà
D'impatience !
Tonio, nous sommes là !

HOMMES.

Voyez, voyez courir toutes ces péronnelles !
Asseyez-vous, mes chères demoiselles.
Allons, dépêchez-vous d'entrer,
Car bientôt l'on va commencer.

(Silvio arrive du fond et va se placer sur le devant, à gauche, et salue ses amis.)

TONIO.

Vite, on commence ! Entrez ! entrez !
Allons, en place,
Que l'on s'entasse.

FEMMES.

Tâchons de nous asseoir
Près de la scène
Afin d'entendre et voir
Sans nulle peine.
Ne nous disputons pas !

J'étouffe !... Hep ! Arlequin, à nous, à nous, à l'aide !

TÉNORS Il pleut des coups là-bas !

AUTRES FEMMES Non, jamais je ne cède !

BASSES Finissez donc votre fracas !

II. SOPRANI On va derrière quand on est laide !

I. SOPRANI Ah ! ne m'insultez pas !

SILVIO (à demi-voix, à Nedda, en payant sa place).

Nedda !

NEDDA (qui fait la recette un plateau à la main).

Silence !

De la prudence !

SILVIO.

Je t'attendrai ce soir...

O doux espoir !

(Nedda s'éloigne.)

LE CHŒUR.

Dépêchez-vous ! la toile !

TONIO (à Nedda).

Faites la quête avant tout, belle étoile.

LE CHŒUR (ils veulent tous payer à la fois).

Ici voilà dix sous !

Dépêchez-vous !

(Peppe rentre dans le théâtre avec Nedda.)

Pourquoi tarder encore ?
 Crions, et d'une voix sonore :
 Qu'il est sept heures, qui l'ignore ?
 Du bruit ! Nous brisons tout si vous tardez encore !
 Allons
 Crions !

(On entend un coup de cloche fort et prolongé).

Ah ! l'on commence...
 Faisons silence !

(Les femmes sont, partie sur les bancs obliquement placés formant la face du théâtre, partie debout faisant groupe avec les hommes sur le tertre où est le gros arbre. — D'autres hommes sont debout le long des premières coulisses à gauche. Silvio est devant eux.)

SCÈNE II

Comédie.

NEDDA (COLOMBINE), PEPPE (ARLEQUIN),
 CANIO (PAILLASSE), TONIO (TADDEO), et SILVIO.

Le rideau du théâtre s'ouvre. — Le décor, grossièrement peint, représente une petite chambre avec deux portes latérales et une fenêtre praticable au fond. — Une table et deux chaises de paille communes sont sur la droite du théâtre. — Nedda est en costume de Colombine. — Au lever du rideau Colombine est assise près de la table, et de temps en temps elle jette un regard impatient vers la porte de droite.)

(Colombine se lève et va regarder à la fenêtre, puis revient à l'avant-scène en se promenant avec agitation.)

COLOMBINE.

Mon époux, ce bon Paillasse,
 Ce soir sans doute rentrera fort tard...

Et ce sot de Taddeo m'exaspère.

Pourquoi donc n'est-il pas là ?

(On entend jouer de la guitare au dehors ; Colombine pousse une exclamation de joie, et va à la fenêtre sans l'ouvrir.)

LA VOIX D'ARLEQUIN (au dehors).

O Colombine !

Ton bel amant Arlequin,

Sur le chemin

Fait bien triste mine...

Il attend le signal de ta main !

O ma mignonne !

Ton gentil museau, ce soir,

Et ton œil noir,

Je veux les voir,

Qu'on me les donne !

En toi, friponne,

Je mets mon espoir,

Ma vie et mon espoir !

O Colombine,

Daigne te montrer enfin...

Quand il t'implore,

Quand il t'adore,

Viens, tends la main

A ton pauvre Arlequin !

Il a bien du chagrin

Arlequin !

COLOMBINE (redescendant anxieuse à l'avant-scène).

Sa douce voix s'est fait entendre

Il attend mon signal

Arlequin doux et tendre.

(Elle s'assoit à droite en tournant le dos à la porte de droite. Celle-ci s'ouvre et Tonio entre sous la défroque de Taddeo. — Il porte un panier à son bras gauche. — Il s'arrête pour contempler Nedda avec un air exagérément tragique, et dit :))

TADDEO.

C'est elle !

(Puis levant brusquement au ciel les mains et le panier

Dieu ! qu'elle est belle !

(Le public rit)

Ah ! ah ! ah ! ah !

TADDEO.

A la rebelle

Si je déclarais mon amour,

Plus chaud, et plus ardent qu'un four ?...

Tout m'encourage...

L'époux, peu sage,

Ce soir voyage

Hors du logis...

Tant pis !

Allons, courage !

(Il pousse un long et exagéré soupir.)

(Murmure de rire du public.)

COLOMBINE (se retournant sans se lever).

Idiot, c'est toi ?

TADDEO (immobile).

C'est bien moi.

COLOMBINE.

Mon époux n'est plus là ?

TADDEO (comme ci-dessus).

Non, sur ma foi.

COLOMBINE.

Que fais-tu là, tout droit, comme un magot de Chine ?

TADDEO.

C'est la dinde, O Mélusine !

(Il se précipite aux genoux de Colombine, et lui offre avec les deux mains le panier. — Elle se rapproche)

Nous tombons, femme divine,
A vos genoux !

Il est temps, il est l'heure, ô Colombine,
De m'ouvrir devant vous !

(Il pousse un gros soupir.)

Ah !... vous fais-je peur ?
Du jour...

COLOMBINE

(va à la fenêtre, l'ouvre, fait un signe, puis venant à Taddeo, lui arrache le panier et le dépose sur la table).

Qu'as-tu payé chez le traiteur ?

TADDEO

Trois livres six... De ce jour, dans mon cœur...

COLOMBINE (près de la table).

Ennuyeux rabâcheur !

TADDEO (à Colombine, avec intention).

Je te sais pure... trop pure
O chaste créature !
Oui, chaste... outre mesure.

(Arlequin enjambe la fenêtre, dépose près de la fenêtre une bouteille qu'il a sous le bras, il s'avance à pas de loup vers Taddeo.)

Et ma torture,
Cruelle et dure,
Dure !
Mon cœur ne cesse de saigner !...
Ah ! je souffre !

ARLEQUIN (il le prend par l'oreille et lui allonge un coup de pied)

Va te soigner !

(Le public rit).

TADDEO (remontant comiquement vers la porte à droite).

Dieux bons ! dieux grands ! Ils s'aiment ! A merveille !

(A Arlequin et à Colombine, en étendant les mains).

Je vous bénis !... Et sur vous je veille !

(Il sort par la porte de droite. — Le public rit et applaudit).
(Une fois seuls, Arlequin et Colombine se regardent amoureuxment, et avec une tendresse exagérée).

ACTE DEUXIÈME

DUETTINO

COLOMBINE

Arlequin ...

ARLEQUIN (à elle).

Adorable ! ...

Enfin l'amour

Nous sourit en ce jour !

(Ils s'enlacent amoureusement).

COLOMBINE

Mettons nous à table.

(Colombine prend dans le tiroir deux couverts et deux couteaux, puis met la dinde sur la table. Arlequin va prendre la bouteille où il l'a laissée en suite de quoi tous les deux s'asseyent en face l'un de l'autre)

Mon cher trésor, vois-tu

Quel souper fin, délectable ?...

ARLEQUIN

De ce vin, la vertu

Sait rendre un amant aimable !

(A deux).

L'amour chérit toujours le bon vin et la table !

ARLEQUIN

O Colombine aimable !...

COLOMBINE

Arlequin adorable !

(Ils se servent mutuellement).

ARLEQUIN (prenant un petit flacon qu'il a dans son pourpoint).

De Paillasse, si tu le veux,
 Ce somnifère,
 Viendra clore la paupière...
 Et nous fuirons tous deux !

COLOMBINE

Oui, donne.

TADDEO (ouvrant violemment la porte de droite et traversant la scène en tremblant d'une façon exagérée).

Alerte !... Paillasse
 Est là !... Dieu, quel émoi !...
 Instruit de tout, il menace !...
 Je fuis... je meurs d'effroi !...

(Il s'enfuit par la porte à gauche qu'il ferme — Le public rit.)

COLOMBINE (à Arlequin).

Vite !

ARLEQUIN (enjambant la fenêtre).

A ce soir !... Verse le narcotique
 (Il disparaît).

NEDDA (à la fenêtre).

A ce soir !... pour toujours je suis à toi !

CANIO (sous l'habit de Paillasse).

(En entrant par la porte de droite, et entendant les derniers mots de Nedda il porte la main à son cœur, et murmure :)

O juste Dieu !... les mêmes paroles...

(S'avançant pour dire son rôle).

(A part) Courage ! (haut) Un homme était ici !

NEDDA

Un homme !... Il est ivre !

CANIO (en la fixant).

Ivre... moi?...

Oui, depuis une heure !

NEDDA

Tu reviens bien vite...

CANIO (avec intention)

A point.

Quel trouble ! tu trembles, fidèle épouse !

(Cherchant encore à se contenir en montrant la table).

Tiens ! je te croyais seule et voici deux couverts.

NEDDA

J'étais avec Taddeo,
Qui vient de s'enfuir plein d'effroi.

(Allant vers la porte à gauche — à Taddeo):

Voyons, parle.

TADDEO (en scène et faisant semblant de trembler, mais avec intention)

Croyez-la, oui, croyez-la ! elle est pure.
Sa bouche, sachez bien, ne ment jamais !

CANIO (au public, avec rage).

Par l'enfer !

(A Nedda sourdement).

Assez !,.. allons, j'ai droit
D'agir comme tout autre !
Dis-moi son nom ?

NEDDA (froide et souriante)

De qui ?

CANIO

De celui qui te prit dans ses bras !
Ce cet amant que tu chéris si bien !...
Vile courtisane !...

NEDDA (plaisantant).

Paillasse !

CANIO

Si mon visage est pâle
C'est de vergogne et de rage inassouvie ;
L'homme enfin se redresse
Mon cœur qui saigne du sang
Demande du sang, ô femme impie !
Non, Paillasse n'est plus !...
Je suis cet homme qui un jour
T'a trouvée sur le chemin,
Presque morte de faim...
Qui te donna son nom
Et cet amour qui devint sa folie !...

LES FEMMES

Ma chère, il m'émeut vraiment...
Je souffre son tourment.

LES HOMMES

Silence donc... Bavardes !

SILVIO (à part).

Je me contiens à peine !...

CANIO (s'animant de plus en plus).

En toi j'avais remis mon espoir, ma tendresse,
Et je croyais ton cœur à moi !
J'avais sacrifié ma vie à ta jeunesse,
Et j'avais confiance

Plus qu'en Dieu même, en toi !!
 Mais non, le vice seul habite dans ton âme ;
 Du cœur tu n'en as pas, la chair, voilà ta loi !
 Je te hais, te maudis, ô créature infâme !
 Et je veux sous mon pied
 T'écraser sans pitié !

LE CHŒUR (presque crié).

Bravo !

NEDDA (froide, mais sérieuse).

Eh bien !... si tu me juges indigne,
 Sur l'heure chasse-moi !

CANIO (riant d'un rire caustique).

Ah ! ce serait trop naïf vraiment !...
 De vous laisser partir ensemble ! Drôlesse !
 Non morbleu, tu resteras !
 Tu me diras le nom de ton amant.

NEDDA (essayant de rentrer dans son rôle, et riant
 mais d'une manière forcée).

De votre fureur, cher époux,
 Je suis vraiment surprise ;
 Calmez, calmez, ce grand courroux
 Car il n'est pas de mise.

(Allant vers la porte de gauche).

Celui qui soupait là,
 Taddeo l'affirmera,
 C'était... Arlequin craintif, s'il faut qu'on vous le dise.

(Rire dans l'auditoire aussitôt réprimé par l'attitude de Canio).

CANIO (terrible).

Ah ! tu me railles, tu ne crains pas ma vue,
 Mais prends bien garde !
 Son nom, ou je te tue...
 Son nom ?

ENSEMBLE

NEDDA (avec violence et éclat)

Non, par ma mère,
 Indigne je puis l'être
 Si tu le veux ;
 Mais je ne suis pas lâche
 Ta rage est vaine
 Ma tendresse est plus forte.
 Je me tairai...
 Oui, je brave la mort même !

CHŒUR

Quel trouble en moi pénètre !
 C'est sérieux...

SILVIO

Quel trouble, justes Cieux,
 Envahit tout mon être !

PEPPE (il veut sortir à gauche).

Il faut sortir,

Tonio ! il la tue.

TONIO

Tais-toi donc, peureux !

(Tonio fait rentrer Peppe et disparaît avec lui).

CANIO (en criant, il va chercher un couteau sur la table).

Son nom ?... son nom ?....

NEDDA (le défiant).

Non !

SILVIO (tirant son stylet).

Ciel ! il va la frapper !... Assassin !

Les femmes qui se rejettent en arrière, épouvantées, renversent les bancs, et empêchent les hommes d'avancer, ce qui oblige Silvio à lutter pour arriver jusqu'à la scène. Pendant ce temps, Canio, au paroxysme de la colère, a saisi Nedda dans un clin d'œil, et la frappe par derrière au moment où elle cherche à fuir vers le public.)

CANIO (à Nedda).

Son nom !... En cet instant suprême, tu parleras...

LA FOULE et PEPPE (à Silvio qui cherche à s'échapper des mains qui le retiennent).

Arrête !... A l'aide !

CANIO (frappant de nouveau Nedda).

A toi !

NEDDA (tombant agonisante).

A moi, Silvio !

SILVIO (escaladant la scène).

Nedda !

A la voix de Silvio, Canio se retourne comme un fauve, bondit sur lui prompt comme la foudre, le frappe en disant :)

C'est toi... viens donc !

(Silvio tombe comme foudroyé).

ACTE DEUXIÈME

LES HOMMES

Arrête ! A l'aide !

LES FEMMES (criant).

Jésus, Marie !

(Tandis que plusieurs hommes se précipitent vers Canio pour le désarmer et l'arrêter, lui, immobile, hébété, laisse tomber son couteau en disant).

CANIO

La comédie est finie !...

LE RIDEAU TOMBE

FIN

